

# Poupée de chiffon

Ça a commencé par la lame d'un couteau en travers de ma gorge.

Sur le moment, je n'ai pas réalisé. Je n'ai pas compris. C'est un instant de paradoxe durant lequel la surprise et l'étonnement vous submergent. La peur n'arrive qu'après. La peur n'intervient que lorsque l'esprit a terminé son analyse, lorsque le cerveau a interprété la situation et qu'il commande enfin un réflexe conditionné.

Le traumatisme, celui qui va gouverner mon existence dans les années à venir, n'a pas encore imprégné mon âme. Je suis aux portes de l'enfer, mais je ne les ai pas encore franchies. Je suis dans une sorte d'état de grâce. Tout est comme suspendu. Mais cela ne dure qu'une fraction de seconde.

Je ne le savais pas encore, mais l'inexorable était déjà en marche. Le point de non-retour était déjà atteint. Ce millième de seconde va en fait durer des années et m'entraîner sur une voie que je n'avais pas envisagée, sur un chemin que je ne voulais pas emprunter. L'histoire de ma

vie – la destinée, diront certains – se dévoilait. Car une agression ne dure pas que quelques minutes ou quelques heures. Elle dure une vie.

C'était dans la nuit de Noël 1999, à 2 h 30 du matin. Je rentrais du travail. J'avais 26 ans et la vie devant moi. Cette lame a tranché nette mon insouciance, me jetant dans un monde inconnu.

Celui de la violence et de l'exaction. Un univers parallèle dans lequel les mots « humanité » et « innocence » perdent toute signification, dans lequel même les animaux les plus cruels ne s'aventurent pas.

La scène se déroule dans le parking souterrain de mon immeuble. J'avais hâte de me lover dans le confort de mon appartement. L'ennui, c'était cette lame en travers de ma gorge et ces deux types que je ne connaissais pas. Je n'ai pas vraiment le temps de sortir de ma surprise que déjà les événements se précipitent. On me bâillonne.

Mon cerveau m'envoie ses premiers messages. Attention : danger ! Quelque chose ne tourne pas rond. Immédiatement, le premier réflexe conditionné se manifeste : la panique.

Presque aussitôt, elle se transforme en peur. On me bouscule, on me jette à l'arrière de ma propre voiture. On m'enlève. L'un des types s'installe au volant, met le moteur en marche et démarre pour une destination inconnue.

Difficile de dire avec précision combien de temps on a roulé, quelle route on a empruntée. Une demi-heure ? Trois quarts d'heure ? Les deux types étaient sûrs d'eux. Ils cherchaient à m'impressionner :

— Je suis de la mafia, se vantait l'un.

De la mafia ? Que me voulaient-ils ? Une rançon ? Me piquer mon sac à main ? Allaient-ils me jeter au détour d'une rue glauque ?

— Comment tu t'appelles ? me questionna l'autre.

Comment je m'appelle ? Ils ne le savent pas ?

— Anne, mentis-je.

Après une randonnée interminable, le conducteur s'est arrêté au bord d'un terrain vague. Les deux prédateurs se sont tournés vers moi. Je sanglotais. Je pensais à ceux que j'aimais, ma grand-mère qui nous avait quittés quelques mois plus tôt, mon père, ma mère, mon petit ami du moment. Je commençais à me résigner au fait que je ne les verrais plus. Je me demandais comment ils allaient s'y prendre avec moi, s'ils allaient me poignarder, me frapper à mort ou planter la lame dans mes entrailles, puis m'ouvrir le ventre. Je me demandais si j'allais souffrir.

L'un d'eux m'a désigné un ravin au bout du chemin.

— Si tu ne fais pas ce qu'on te dit, on te fait exploser dans ta bagnole dans le fossé.

Si je ne fais pas ce qu'ils disent ? Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'attendent-ils de moi ? En fait, j'ai commencé à comprendre quand j'ai vu arriver l'autre voiture derrière nous. Un troisième larron en est sorti.

Les deux premiers sont descendus pour le rejoindre. Je les ai observés pendant qu'ils discutaient de mon sort. J'étais pétrifiée. Mon cerveau tournait à plein régime, mais de manière totalement désordonnée.

Soudain, une idée surgit : verrouiller les portières de la voiture. Je me jetai donc sur les loquets et les baissai. J'y ai vraiment cru. Soulagement de courte durée. Le rire moqueur des trois agresseurs me renvoya bien vite à la case départ. Le plus grand d'entre eux, la brute aux yeux aussi noirs que du charbon, brandit la clef de mon

véhicule dans ma direction. Il avait le visage fendu d'un sourire plus qu'ironique. Tentative désespérée.

— Si tu ne veux pas de nous trois, il y a le reste de la cité, une bonne trentaine de gars qui attendent ta réponse.

Je n'ai pas répondu. Que répond-on à ces choses-là ?

— Je te laisse le temps d'une clope pour réfléchir, ajouta-t-il, menaçant.

La cigarette du condamné. Devais-je le remercier ? L'angoisse inoculée dans mes veines comme un venin mortel me paralysait, me brûlait déjà tout le corps et l'endolorissait avant même que je ne devienne la poupée de chiffon des prédateurs.

Mon cerveau continuait à me lancer des signaux tous plus confus les uns que les autres. J'étais certaine que je n'en sortirais pas. J'étais persuadée qu'une fois leur petite affaire faite, ils me tueraient. Ainsi, je ne pourrais jamais donner leur signalement. Un promeneur retrouverait mon corps dénudé dans un fossé. Un corps abusé, un corps maculé, un corps abandonné. Un corps muet, qui ne pourrait jamais raconter son histoire horrible.

J'ai prié pour que le ciel m'envoie du secours, pour que tout s'arrête, pour que cesse la torture psychologique de ne pas savoir si je vivais mes derniers instants.

Finalement, c'est lui qui l'a grillée, la cigarette.

Pas d'échappatoire. Je n'avais qu'une seule certitude : j'allais passer à la casserole. Si le ciel était avec moi, je n'entrerais que dans les statistiques des agressions sexuelles, pas dans celles des homicides.

J'allais devenir leur poupée de chiffon. Je me suis résignée. J'ai laissé tous mes sens m'abandonner pour permettre à mon âme de quitter mon corps et le contempler d'en haut comme celui d'une femme qui n'est plus

moi. Jouer un rôle, me plier au scénario de l'immonde théâtre de marionnettes et compter jusqu'à trois. Ne plus savoir compter jusqu'à trois. Oui ! C'est ça ! Rester passive. Indifférente. Spectatrice pour ne pas devenir proie.

La spectatrice s'en sortira plus sûrement. Quand ? Je ne le sais pas encore. Je n'en suis pas encore là. Il y a ces trois types qui attendent et, déjà, je ne m'appartiens plus.

Alors, j'ai consenti. Ils m'ont fait la haine. Je passe sur l'humiliation, la honte, l'horreur, la profanation, les insultes... Le plus important : rester en vie.

Il est étonnant de constater tout ce que l'esprit peut imposer au corps lorsque le seul objectif que l'on a en ligne de mire est la survie. Mais à choisir...

Finir explosée dans ma voiture au fond du précipice, là-bas, au bout du chemin de cailloux ? Résister ? Me rebeller ? En y repensant, encore et encore, il s'agissait là de la décision la plus importante que j'aie jamais prise.

Le calvaire enfin terminé et la testostérone des prédateurs évacuée, la poupée de chiffon fut laissée là. Je ne savais pas où j'étais, j'avais perdu la notion du temps. La crainte de leur retour pour finir le travail fut la seule motivation qui me poussa à me ruer dans ma voiture et m'y enfermer.

Machinalement, j'ai tourné la clef dans le contact, j'ai enclenché la première et je n'ai réussi à faire que quelques mètres avant de m'échouer au beau milieu de la route, le visage caché dans le volant. J'ai senti une lame de fond m'envahir qui s'est traduite par un cri inhumain lancé dans le vide de la nuit glaciale de décembre. Bienvenue dans la grande famille des victimes. Le chemin de croix à multiples stations pouvait commencer.

Après, c'est un enchaînement. Commissariat de police. Raconter l'histoire de la poupée de chiffon. Visite et constat à l'hôpital. Retour sur les lieux du crime.

Aucun répit. Pas le temps de souffler ni de me remettre ni même de me laver, de me changer, de retirer ce costume souillé. Il fallait faire vite. Les gendarmes devaient rechercher des pièces à conviction.

Répondre encore et encore aux questions. Revivre la même scène sous tous les angles pour aider la justice. La poupée de chiffon voulait juste se laver, se rincer, se curer.

Atroce, épuisante nuit qui semblait ne jamais devoir finir. En fait, le long tunnel temporel s'est terminé vers midi, heure à laquelle j'ai été accueillie chez mon père qui a considéré à juste titre qu'il était préférable que je ne sois pas seule.

J'ai enfin pu le prendre, ce bain que je désirais plus que tout. J'ai jeté dans l'eau tout ce qui m'est tombé sous la main. Savon, bain moussant, shampoing, sels parfumés avec pour seul espoir de faire disparaître l'odeur de mort et de saccage.

L'urgence, c'était d'éliminer les traces.

Les jours qui suivirent ne m'apaisèrent nullement. Nuits hantées, échos de voix encore si proches, images qui surgissent, larmes incontrôlées, incompréhension, refus, déni, gémissements. Les frontières de mon univers s'étaient effondrées.

Certains me plaignaient, d'autres tentaient de me secouer. Personne n'avait tort ou raison. Leur but était de me soutenir... à leur manière. Maladroitement. Qui pouvait comprendre ? Même moi, j'avais de la difficulté à me situer.

« Si tu cries, je te crève ! » Ces premiers mots qui avaient suivi la froideur de cette lame dans le parking souterrain et qui résonnaient encore. Je me couchais le soir, blottie sous les draps en ayant encore peur qu'ils reviennent.

Après une semaine, je me suis forcée à retourner au bureau, au grand étonnement de mes proches. Cette décision n'effaçait rien, mais elle me permettait de me plonger à corps perdu dans le travail.

J'espérais peut-être y trouver l'oubli. Ce fut sans doute aussi ma manière à moi de sortir de cette ambiance, de revenir dans le monde des vivants. Ma manière à moi de me croire forte et de penser que tout pouvait revenir à la normale comme ça, d'un claquement de doigts.

Que pouvais-je faire d'autre ? Me replier ? Changer de pays ? Changer de métier ? Basculer dans le gouffre de la folie ? Je n'avais rien à prouver. Je ne cherchais pas à démontrer que j'allais passer à travers ce drame comme si j'avais simplement trébuché et perdu un instant l'équilibre. Non. Au fond, je savais que plus rien ne serait jamais comme avant. Travailler me procurait un semblant de routine. M'imposer des horaires, me rendre utile, m'accrocher à ma bouée pour atténuer l'inoubliable.

Durant les semaines et les mois qui suivirent, j'alternais les périodes de peur et de repli et celles de rébellion, cette espèce de rage intérieure qui se nourrit de forces que l'on n'a plus et qui vous jette dans un ressac encore plus affaiblie que vous ne l'étiez. Et je m'infligeais cette torture incontrôlable, celle de me rappeler les deux ou trois heures inénarrables du calvaire.

J'aurais donné cher pour chasser mes chimères, les terrasser une fois pour toutes. Confrontée à ma vérité, implorant pour enfin sortir de la nuit des temps, je cherchais mon Pégase sans le trouver. Et toujours cette crainte des ombres qui me faisait sursauter. Cette terreur à la seule idée que la meute pourrait revenir pour finir le travail.

J'ai espéré une guérison par la justice, mais elle n'est pas venue. J'ai été bien traitée par la police, le juge et le procureur. Sans devenir un passe-droit, j'ai d'ailleurs souvent pensé que la célébrité de mon père avait joué un rôle permettant à l'enquête de trouver une issue plus rapide.

Cela dit, il aura tout de même fallu plus d'un an avant que mes agresseurs soient interpellés alors que l'un d'eux était un récidiviste fiché et que les enquêteurs détenaient des preuves biologiques.

J'ai été entendue lorsque les chefs d'inculpation furent prononcés. La justice ne minimisa rien, ni la préméditation ni la tentative de meurtre. Bien que l'avocat des prédateurs ait tenté de leur trouver des circonstances atténuantes, prétextant une enfance malheureuse, les trois hommes furent condamnés à des peines qui ne seront jamais assez sévères au regard des faits, mais qui, en comparaison de celles prononcées dans d'autres affaires tout aussi graves, pouvaient passer pour *lourdes*.

J'ai espéré une guérison en partant outre-Atlantique, pensant oublier dans un autre pays ce qui m'était arrivé dans le mien.

J'ai encore espéré une guérison en écrivant mon histoire dans un premier livre : *Appelez-moi Li-Lou*,

paru en 2005 aux Éditions du Rocher. Combien de fois ne m'avait-on pas dit : « Écrire un livre, c'est une bonne thérapie » ? Ce livre a obtenu un succès qui m'a moi-même étonnée. Je m'y suis dévoilée, je me suis pour la première fois publiquement expliquée et j'en ai même profité pour remettre les choses à leur place.

J'ai reçu un nombre incalculable messages de soutien et aussi quelques-uns de mépris. Mais, là encore, mon esprit n'a pas retrouvé la paix qui l'habitait avant ce soir de Noël. Et je profite de ces quelques lignes pour encore rappeler que mon histoire n'est pas celle d'une fille de célébrité. C'est l'histoire d'une simple femme que l'on a violée. Une histoire presque banale puisque, dans notre belle société, toute violence est banalisée.

Le fait que je sois la fille d'un immense chanteur ne m'a en rien épargnée. Cela n'a pas non plus adouci mon sort après ce terrible événement. Mon père m'a tendu la main comme n'importe quel père l'aurait fait. J'ai pu compter également sur le soutien de ma mère, de ma sœur, de mes frères... Ils n'ont pas toujours su comment réagir face à ce que le destin m'avait réservé, mais ils ont fait de leur mieux et je les en remercie de tout cœur.

J'ai cherché une issue dans un combat perdu d'avance en m'impliquant dans plusieurs associations d'aide aux victimes et organismes caritatifs. J'ai subi des traitements médicaux, je me suis adonnée aux arts martiaux, j'ai rencontré l'association Plaidoyer-Victimes dirigée par Arlène Gaudreault au Canada...

J'ai espéré des guérisons multiples sans comprendre qu'il n'y en avait qu'une et qu'elle ne résidait ni dans la punition infligée à mes agresseurs, ni dans la fuite, ni dans les appels au secours lancés dans un livre écrit alors

que j'étais au plus mal. En fait, ce que j'ai compris bien plus tard et qui s'est révélé comme un jour qui se lève après une nuit trop longue, c'est que la seule guérison possible réside en soi.

J'ai mené d'innombrables combats, gagné des batailles, perdu sur d'autres champs. J'ai entendu mille fois mes parents me répéter que j'allais m'en sortir.

Ce ne fut le cas que lorsque je fus prête. J'alternais les périodes de détermination avec celles d'abattement total, de profonde détresse durant lesquelles je n'avais plus aucun allié, et je devenais même ma propre ennemie.

Et quand je me croyais enfin libérée, mes fantômes revenaient à la charge infatigablement. Des images de kidnapping, la vision de la voiture explosant dans un ravin, la cigarette du condamné, la poupée de chiffon profanée, endolorie, prise dans une danse insane, changeant de cavaliers qui tour à tour exigent l'assouvissement d'instincts pires que bestiaux et vont même jusqu'à quémander des mots d'amour.

J'ai aussi pensé que je serais libérée quand les trois déshérités de l'amour seraient derrière les barreaux de la honte et qu'ils auraient tout le temps de méditer leurs actes.

Mais je suis vite revenue sur terre quand on m'a annoncé que l'un d'eux serait prochainement remis en liberté. Mon épreuve n'était pas terminée. Je ne sais pas comment, jusque-là, j'avais tenu bon, mais tout était à refaire encore et encore. J'étais le capitaine d'un navire à la dérive qui prenait l'eau de toutes parts. Lorsque je colmatais une brèche, une autre s'ouvrait.

Finalement, la guérison parfaite n'existe pas. Les cicatrices à vif finissent par se refermer, certes, mais elles restent sensibles. La vérité, c'est qu'il faut apprendre à accepter son destin, se résigner à vivre non pas comme si rien ne s'était passé, mais trouver un sens au pire.

L'idée de ce livre m'est venue au cours d'une discussion avec mon mari qui me faisait remarquer l'incroyable métamorphose qui avait été la mienne depuis que je l'avais rencontré. S'il n'est apparu dans ma vie qu'à la fin de mon chemin de croix, il a contribué à mon équilibre de manière surprenante.

C'est un homme bienveillant qui aime l'humanité, mais qui en refuse systématiquement les zones sombres. Et tout au long de ce travail d'écriture, j'ai pu compter sur cette bienveillance qui le distingue, sur son discernement sans faille.

Il aura été ma dernière étape vers le rétablissement.

À vous, lecteurs, sachez que mon histoire n'est pas une fiction. Ce qui m'autorise aujourd'hui à écrire ce livre, c'est cette expérience que j'ai vécue. J'aurais sans doute préféré ne jamais l'écrire.

Mais que cela serve ! Que ce témoignage sans artifice permette à ceux et celles qui vivent actuellement un terrible tourment d'entrevoir une lueur.

Le temps de la réconciliation avec la vie est venu. Pourquoi attendre ? Pourquoi pas maintenant ?